

LE JOUR, 1947
9 Septembre 1947

A PROPOS DE LA SITUATION EN EUROPE

« Si nous ne sommes européens, nous ne pouvons pas être français », a dit dimanche dans un discours M. Ramadier. C'est l'évidence. Pour maintenir la France il faut sauver l'Europe.

Cela est vrai, maintenant, de tous les pays européens. Sans le sauvetage de l'Europe, considérée comme un tout, c'est l'effondrement de chacun de ses membres.

Le Président du Conseil français, reconnaissant la nécessité de l'entraide européenne, a pressé ceux qui ont la tête dure de connaître enfin la vérité. Il faudra de quelque façon mettre en commun les moyens de salut ou périr. L'Europe n'a pas le choix. Aucun pays européens parmi les plus importants ne peut plus s'entêter dans la solitude matérielle et, jusqu'à un certain point, dans l'isolement politique.

Le blé manque, la viande, les matières grasses, tout ce qui maintient en vigueur et en équilibre le corps humain. Mais en même temps, débilités par de longues privations, des millions d'Européens n'en peuvent plus. Il faut du charbon pour faire aller les usines et pour ne pas geler cet hiver. Il faut se rééquiper rapidement car l'outillage mécanique dont dispose l'Europe est vieux, il est usé et dépassé. Les machines meurent vite en ce temps où l'invention est incessante. Tous les huit ou dix ans il faut à peu près tout reconstruire si l'on ne veut pas être mis hors de jeu, si l'on ne veut pas être écrasé.

Telle est la situation, tels sont les faits. Et voilà pourquoi l'Amérique, solidaire elle-même de l'Europe, a proposé le plan Marshall ; voilà pourquoi, malgré des difficultés immenses, on parle d'union douanière européenne ; voilà pourquoi l'Europe n'ayant pas de pouvoir d'achat, les Etats-Unis se voient contraints de venir à son aide par le don, par l'avance, n'importe comment et sans tergiverser. La dixième partie seulement des habitants de la planète habite le Nouveau-Monde. Tout le reste est ailleurs, entre l'Asie et l'Europe, malades l'une et l'autre ; l'hiver vient avec la famine et le froid ; et le temps presse.

On voit le magnifique résultat de la gestion extravagante de la société humaine pendant le dernier quart de siècle. (Pour être tout à fait juste, on devrait remonter plus haut il est vrai).

Quand on vit au Liban, comment ne pas reconnaître, malgré tout, le bonheur où l'on est ? Comment ne pas s'émouvoir du malheur d'une partie si considérable de l'humanité ? Que ceux qui se plaignent de tout ici, sans discrimination ni réserve, se fassent une raison. S'ils n'ont pas tort de demander que la gestion de nos affaires intérieures s'améliore, ils sont sans excuse de s'aveugler au point de voir ici la fin du monde.

Et travaillons, de notre côté, au rapprochement des nations et à la suppression des barrières à l'intérieur desquelles elles étouffent ! Si modestes que soient nos moyens, « rien de ce qui est humain ne saurait nous être étranger ».